

«Le front est un vaste charnier, et les combattants ont vécu parmi les cadavres. Pas de récit de guerre qui ne mentionne quelque macabre rencontre»
(Antoine Prost, *Les Anciens Combattants*, Gallimard/Julliard, 1977)



▲ Atmosphère de fin du monde, dans un «fantastique décor des arbres massacrés» (H. Barbusse, *Le Feu*), autour de ces chevaux et de cet artilleur allemand tués en 1918 lors de l'offensive de l'Aisne.

1 La peur au ventre

Cendrars a été blessé en 1915 et amputé du bras droit. D'où le titre de son récit.

[...] j'ai tué d'un coup de couteau un Allemand qui était déjà mort. Il me guettait, embusqué derrière un pare-éclats, le fusil en arrêt. Je lui sautai dessus et lui portai un coup terrible qui lui décolla presque la tête et qui le fit tomber à la renverse, semant son casque à pointe. Alors, je constatai qu'il était déjà mort depuis le matin et qu'il avait eu le ventre ouvert par un obus. Il s'était vidé. Jamais un homme ne m'a fait aussi peur.

Blaise CENDRARS, *La Main coupée*, Gallimard, 1997

2 Frôler la mort

Gravement blessé en mai 1918, l'auteur sera amputé des deux jambes.

Au péril de leur vie des hommes m'arrachaient au champ de bataille. Tenant chacun un coin de la toile de tente où j'étais étendu, ils utilisaient avec présence d'esprit les accidents de terrain, s'entendaient d'un regard pour se glisser avec leur fardeau sous les abris de feuillage et n'en mettaient pas moins tous leurs soins à m'éviter les chocs d'un transport sous le feu. Je regardais mes bottes sans y reconnaître la vie. Mon corps était avec moi, comme un chien mort. Un souvenir, une sensation ne suffisaient plus à y véhiculer la vie, la voix d'un camarade n'y était plus qu'une voix; un pas n'y était qu'un bruit de pas, dans une autre nuit où la nuit me donnait accès s'était formé un silence pour accueillir le mien et se confondre avec lui.

Jô BOUSQUET, *Le Meneur de lune*, Bibliothèque Albin Michel, 1989

Rendez-vous avec la mort

3 Un homme en sursis

Poème (traduit en prose) d'un jeune poète américain mort au front en 1915.

J'ai un rendez-vous avec la Mort à quelque barricade disputée, quand le Printemps reviendra avec son ombre bruissante et que les fleurs de pommier voltigeront dans l'air! J'ai un rendez-vous avec la Mort quand le Printemps ramènera les beaux jours azurés!

Il se peut qu'elle prenne ma main et me conduise vers son ténébreux domaine, qu'elle close mes yeux et arrête mon souffle... Il se peut que je passe encore auprès d'elle. J'ai un rendez-vous avec la Mort sur le versant déchiqueté de quelque colline délabrée, quand le Printemps reviendra faire son tour cette année et qu'apparaîtront les premières fleurs des prés!

Dieu sait qu'il serait meilleur d'être étendu au creux des coussins, dans la soie et le duvet parfumé, où l'amour palpite en un bienheureux sommeil, poulx contre poulx, souffle contre souffle, où les réveils silencieux sont chers... Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort, à minuit, dans quelque ville en flammes, quand le Printemps repartira vers le Nord, cette année, et je suis fidèle à la parole donnée: je ne manquerai pas à ce rendez-vous.

Alan SEEGER, *I have a rendez-vous with Death* («J'ai un rendez-vous avec la mort»)

4 Le festin

On entendait passer le silence avec son petit crépitement électrique. Les morts avaient la figure dans la boue, ou bien ils émergeaient des trous, paisibles, les mains posées sur le rebord, la tête couchée sur le bras. Les rats venaient les renifler. Ils sautaient d'un mort à l'autre. Ils choisissaient d'abord les jeunes sans barbe sur les joues. Ils reniflaient la joue puis ils se mettaient en boule et ils commençaient à manger cette chair d'entre le nez et la bouche, puis le bord des lèvres, puis la pomme verte de la joue. De temps en temps ils se passaient la patte dans les moustaches pour se faire propres. Pour les yeux, ils les sortaient à petits coups de griffes, et ils léchaient le trou des paupières, puis ils mordaient dans l'œil, comme dans un petit œuf, et ils le mâchaient doucement, la bouche de côté en humant le jus.

Jean GIONO, *Le Grand Troupeau*, Gallimard, 1989

suggestions d'activités

1 • 2 • 4 • 5 • Pour chacun de ces textes, s'agit-il d'une narration ou d'une description? Justifier les réponses.

1 • 2 • 3 • 4 • 5 • Afin de dégager le ton et le style de chacun de ces extraits, relever la présence ou l'effacement du narrateur; des exemples de langage courant ou soutenu; de redondances; d'associations de mots de sens contraire; de personnification; l'abondance ou la rareté des adjectifs; les occurrences des mots «vie» et «mort».

1 • Souligner des exemples de paradoxes. Quel est l'effet produit?

2 • Comment se marque la distanciation du narrateur par rapport à la situation qu'il est en train de vivre?

3 • Connaissant le destin de ce poète, que ressent-on à la lecture du poème?

4 • 5 • Du point de vue du ton et du style, qu'est-ce qui différencie ces deux descriptions? Les lire à voix haute pour trouver le ton juste.

5 Trop de croix

Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. Croix de 1914, ornées de drapeaux d'enfants qui ressembliez à des escadrons en fête, croix coiffées de képis, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois, dont la rigide armée suivait la nôtre, progressant avec nous de tranchée en tranchée, croix que l'Aisne grossie entraînait loin du canon, et vous, croix fraternelles de l'arrière, qui vous donniez, cachées dans le taillis, des airs verdoyants de charmillie, pour rassurer ceux qui partaient. Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées?

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, Albin Michel/Le Livre de poche, 1997

1 Dialogue de sourds

– La vie des tranchées, c'est dur, n'est-ce pas?
 – Euh... Oui... Ah! dame, c'est pas rigolo toujours...
 – Quelle admirable résistance physique et morale vous avez!
 Vous arrivez à vous faire à cette vie, n'est-ce pas?
 – Mais oui, dame, on s'y fait, on s'y fait très bien.
 – C'est tout de même une existence terrible et des souffrances,
 murmure la dame en feuilletant un journal illustré qui contient
 quelques sinistres vues de terrains bouleversés. On ne devrait pas
 publier ces choses-là, Adolphe!... Il y a la saleté, les poux, les
 corvées... Si braves que vous soyez, vous devez être malheu-
 reux?...

Volpatte, à qui elle s'adresse, rougit. Il a honte de la misère d'où
 il sort et où il va rentrer. Il baisse la tête et il ment, sans peut-être
 se rendre compte de tout son mensonge:

– Non, après tout, on n'est pas malheureux... C'est pas si terrible
 que ça, allez!

La dame est de son avis.

– Je sais bien, dit-elle, qu'il y a des compensations! Ça doit être
 superbe, une charge, hein? Toutes ces masses d'hommes qui
 marchent comme à la fête! Et le clairon qui sonne dans la cam-
 pagne: «Y a la goutte à boire là-haut!»; et les petits soldats
 qu'on ne peut pas retenir et qui crient: «Vive la France!», ou
 bien qui meurent en riant!... Ah! nous autres, nous ne sommes
 pas à l'honneur comme vous: mon mari est employé à la
 Préfecture et, en ce moment, il est en congé pour soigner ses
 rhumatismes.

– J'aurais bien voulu être soldat, moi, dit le monsieur, mais je
 n'ai pas de chance: mon chef de bureau ne peut pas se passer de
 moi.

Henri BARBUSSE, *Le Feu*, Flammarion, Le Livre de poche, 1997

2 Une expérience incommunicable

– T'auras beau raconter, s'pas, on t'croira pas. Pas par méchan-
 ceté ou par amour de s'ficher d'toi, mais pa'ce qu'on n'pourra
 pas. Quand tu diras plus tard, si t'es encore vivant pour placer
 ton mot: «On a fait des travaux d nuit, on a été sonnés, pis on a
 manqué s'enliser», on répondra: «Ah!»; p'têt qu'on dira:
 «Vous n'avez pas dû rigoler lourd pendant l'affaire.» C'est tout.
 Personne ne saura. L'n'y aura qu'toi.

– Non, pas même nous, pas même nous! s'écria quelqu'un.

– J'dis comme toi, moi: nous oublierons, nous... Nous oublions
 déjà, mon pauvre vieux!

– Nous en avons trop vu!

– Et chaque chose qu'on a vue était trop. On n'est pas fabriqué
 pour contenir ça... Ça fout l'camp d'tous les côtés; on est trop
 p'tit.

Henri BARBUSSE, *op. cit.*

On t'croira pas

«Celui qui n'a pas compris avec sa chair ne
 peut vous en parler. Vous-mêmes, m'ayant lu,
 vous ne comprendrez pas.» (M. Genevoix,
La Mort de près, Plon, 1972)

3 Vétéran rabat-joie

En rentrant le soir – souvent avec un verre de trop – il s'arrêtait
 chez sa concierge, et, avant de monter dans sa chambre nue, il se
 soulageait de tout ce qu'il avait de rage au cœur et de peine ca-
 chée. Ce malheur injuste – sa femme partie – dressait autour de
 lui quatre murs de prison où il se cognait la tête.

– Non, après ce que j'en ai bavé, c'est tout de même de trop...
 C'est qu'on a souffert, nous autres, madame Quignon... Tenez,
 à Craonne, figurez-vous.

Mais la concierge levait aussitôt les bras, comme pour demander
 grâce:

– Ah! monsieur Sulphart, suppliait-elle, ne me racontez plus de
 ces histoires de tranchées, on en a les oreilles rebattues.

Découragé, il montait se coucher. Il avait planté une baïonnette
 dans le plancher, à la tête de son lit, et cela lui servait de bou-
 geoir, comme au front. Il sortait d'un placard des illustrés pous-
 siéreux, de vieux journaux, et les lisait pour s'endormir. C'est
 ainsi qu'il tomba sur l'article oublié d'un académicien:

«Nous avons contracté envers nos poilus une dette de recon-
 naissance que nous n'oublierons jamais, disait l'écrivain. Nous
 sommes débiteurs de toutes les souffrances que nous n'avons pas
 subies...»

Sulphart découpa l'article et le rangea dans son calepin.

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, Albin Michel, Le Livre de poche, 1997

► Galtier-Boissière,
 «Le Défilé du 14 juillet 1919»
 Musée d'histoire contemporaine, Paris.

Prendre la tête du défilé de la Victoire cette
 année-là à Paris, telle fut l'exigence des
 gueules cassées, pour que nul n'oublie, pour
 que cette guerre soit la «der des der».

4 Photo souvenir

Notre guerre... Vous et moi, quelques hommes, une centaine
 que j'ai connus. En est-il donc pour dire: «La guerre est ceci et
 cela»? Ils disent qu'ils comprennent et qu'ils savent; ils expli-
 quent la guerre et la jaugent à la mesure de leurs débiles cerveaux.
 On vous a tués, et c'est le plus grands des crimes. Vous avez
 donné votre vie, et vous êtes les plus malheureux. Je ne sais que
 cela, les gestes que nous avons faits, notre souffrance et notre
 gaieté, les mots que nous disions, les visages que nous avions
 parmi les autres visages, et votre mort.

Vous n'êtes guère plus d'une centaine, et votre foule m'apparaît
 effrayante, trop lourde, trop serrée pour moi seul. Combien de
 vos gestes passés aurai-je perdus, chaque demain, et de vos pa-
 roles vivantes, et de tout ce qui était vous? Il ne me reste plus que
 moi, et l'image de vous que vous m'avez donnée.

Presque rien: trois sourires sur une toute petite photo, un vivant
 entre deux morts, la main posée sur leur épaule. Ils clignent des
 yeux, tous les trois, à cause du soleil printanier. Mais du soleil,
 sur la petite photo grise, que reste-t-il?

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14*, Flammarion, 1996



suggestions d'activités

1 • Dégager le portrait mental des interlocuteurs de Volpatte.

1 • 2 • Que veut faire comprendre l'auteur dans chacun de ces dialogues?

3 • 4 • Que représente la paix pour les anciens combattants que sont Sulphart, le personnage du *Feu*, et Genevoix, l'auteur de *Ceux de 14*?

1 • 2 • 3 • 4 • Quel constat font ces auteurs quant à l'incommunicabilité de leur expérience d'une part, quant aux réactions de la société d'autre part?

• Commenter cette phrase de l'historien Antoine Prost: «Les combattants ne peuvent dire que ce que les civils acceptent d'entendre.»

Pour les courageux • Après avoir lu l'ensemble de ces textes (Doc en Stock 1 à 4, pages 28 à 35), dresser en quelques lignes un bilan de la guerre.